

Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 8 (1896)
Heft: 4-5

Artikel: La photographie à la haute montagne
Autor: Nicollier, O.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-523912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Revue Suisse de Photographie

Omnia luce!

*La Rédaction laisse à chaque auteur la responsabilité de ses écrits.
Les manuscrits ne sont pas rendus.*

La photographie à la haute montagne.

DEPUIS qu'il est d'usage, parmi les alpinistes, de faire d'un appareil photographique ce complément presque obligé de leur bagage de grimpeur, les épreuves prises sur les hauts sommets des Alpes ne sont plus une rareté, et les collections s'en sont multipliées. Cependant — et nous ne savons si c'est là une impression personnelle — il n'est pas fréquent d'en rencontrer une où les épreuves irréprochables forment majorité. Toute considération artistique mise de côté, il se trouve que les taches, les raies, les piquûres, ou même le voile en déparent le plus grand nombre. Suffisantes comme renseignement topographique, elles peuvent intéresser le grimpeur, mais elles sont loin de réunir les conditions qui en font une épreuve de choix. Assurément, tous ces défauts pourraient provenir du tirage ou du manque de soin dans la conservation du cliché, mais neuf fois sur dix, il en faut rechercher la cause dans les conditions qui ont présidé à l'obtention du phototype. C'est grand dommage, car la haute montagne est une mine inépuisable, où abondent les plus admirables motifs, et,

quoiqu'on en ait dit, il y a, là-haut, pour les artistes, tout un monde encore neuf.

A ce point de vue, la photographie compte déjà parmi les ascensionnistes des adeptes qui lui font le plus grand honneur. Les paysages de *Vittorio Sella* sont des chefs d'œuvre auxquels on ne rend pas assez hommage ; ceux qui ont tâté de la photographie sérieuse à 4000 mètres nous comprendront. La plupart sont des tableaux d'une rare valeur artistique, et, comme exécution, elles sont à décourager les plus difficiles.

Ce dont Sella se fait un jeu avec des appareils 30×40 , beaucoup l'essayent avec des 18×24 , un plus grand nombre avec des 13×18 , ou encore des 9×12 , sans arriver dans la majorité des cas, à un résultat très brillant.

C'est qu'on se trouve, à la haute montagne, à la merci d'une foule de circonstances, causes d'insuccès, dont ne se doutent guère ceux qui ne l'ont pas abordée, ou qui l'abordent pour la première fois. Les difficultés et les dangers du transport, les changements brusques de température, l'humidité des cabanes, le vent, le froid, le brouillard pénétrant, des variations constantes dans l'intensité de la lumière, et, par dessus tout, cette sorte de fièvre que l'on éprouve à photographier sur les cimes élevées, mal à l'aise sur des blocs branlants, l'excès des soins que l'on doit prendre pour ne pas rater un cliché rare, autant d'écueils où viennent échouer les précautions des plus minutieuses et l'expérience la plus consommée des habitués de la photographie en plaine.

Aussi croyons-nous être utile aux débutants dans cette spécialité difficile en leur faisant part des expériences que nous avons faites, et des dispositions qu'elles nous ont amené à prendre au cours de nos ascensions photographiques.

Nous ferons de la question d'art le sujet d'un article spé-

cial, pour nous occuper tout d'abord et surtout de la partie pratique.

Et puisque nous avons parlé de formats, disons tout de suite que le 13×18 nous paraît être à la montagne le plus commode et le plus rémunérateur, et, au cours de cette étude, il sera convenu, à moins d'une mention spéciale, qu'il s'agit de cette dimension-là.

DE L'APPAREIL ET DU BAGAGE

Ce serait une erreur de croire que les ascensions photographiques demandent des appareils particuliers. Cependant, il est des cas où le porteur d'un appareil quelconque se trouvera assez emprunté pour devoir renoncer complètement, de par la faute de son bagage, à tel cliché qu'il convoitait. En effet, si l'on transporte facilement et sans risques n'importe quelle chambre noire sur des sommets comme le Görnérgrat, l'Eggishorn ou le Piz Languard, il n'en est pas de même dès qu'on aborde des sommets d'un accès difficile, ou même simplement plus élevés. Ce qui n'était qu'un poids devient souvent un danger, toujours un embarras. Et, à moins d'augmenter le nombre de porteurs, ce qui est coûteux, il faudra renoncer à la photographie ou à l'ascension.

Les chambres à soufflets, surtout, font le désespoir des grimpeurs ! Si légères qu'elles soient, elles prennent une place énorme, et, pour elles seules, il faut presque un hâvre-sac tout entier. En outre, elles n'offrent pas les garanties de stabilité nécessaires ; un souffle de vent les ébranle, et il leur faut un trépied relativement volumineux.

Nous employons depuis plus de dix ans un appareil qui ne nous a jamais donné la moindre contrariété, et qui nous paraît, jusqu'à plus ample informé, le modèle le plus pratique pour les grandes ascensions. Construit par la maison

Hermagis, de Paris, il se compose d'une chambre toute en bois, pliable de façon à ne mesurer, emballée qu'une épaisseur de 25 mm. Elle se place ainsi parfaitement contre une des parois du sac, n'occupant qu'un espace des plus restreints.

L'objectif est à coulant hélicoïdal.

Les châssis sont d'une grande légèreté : vides, ils pèsent kilog. 0,210. Quand au trépied de l'appareil, nous l'avons fait faire d'une façon spéciale, en bois de tremble, haut de 1^m10, ce qui est bien suffisant à la montagne. Pliable, à trois brisures, il se monte en 15 secondes, se replie en 10, et pèse 450 grammes ¹.

Du reste, voici le poids des diverses parties de cet appareil :

Chambre noire avec verre dépoli et		
planchette à décentrer	kil.	1.200
Châssis, chacun	»	0.210
Trépied.	»	0.450
Objectif.	»	0.133
Voile noir	»	0.245
Sacs à châssis.	»	0.040

Ce qui donne à peu près kilog. 3,350 au total quand les trois châssis doubles sont chargés de leurs 6 plaques.

Nous croyons volontiers qu'on pourra faire plus léger, mais on fera alors moins solide. Grave inconvénient, car il ne faut pas se le dissimuler, rien ne « fatigue » un appareil comme les ascensions, les montages et les démontages hâtifs, l'emballage souvent rudimentaire, les positions qu'il faut, parfois, faire prendre au trépied, les secousses éprouvées par les châssis à la descente surtout, détraquent à bref délai le plus robuste instrument. Pour en revenir à celui

¹ Il a été construit par un amateur d'un rare savoir-faire, M. V. L. Blanc, à Brent-sur-Clarens.

que nous employons, nous croirons rendre hommage à la maison Hermagis en disant que nous l'avons fait voyager pendant dix années, des fournaies d'Andalousie aux glaciers du Mont-Blanc, sur terre et sur mer, par tous les temps et toutes les températures, sans une avarie, sans un « jour » à la chambre noire ! Nous possédons un appareil à soufflet, plus lourd et plus massif, acquis plus récemment, et dont nous ne pouvons, certes, dire autant.

En dehors du modèle qui vient d'être décrit, il nous semble que le plus léger et le plus réduit serait un appareil genre Shew. Nous avons eu l'occasion, au cours d'une ascension, de voir fonctionner une chambre Shew 13×18 , sur pied. Malgré un vent assez fort, elle s'est vaillamment comportée, et le peu de place qu'elle occupait dans le sac, la bonne construction de ses châssis, en rendaient l'emploi très agréable. Au développement, les épreuves se sont montrées excellentes de tous points. Mais il va sans dire qu'avec des précautions, tout appareil bien construit pourra donner de bons résultats. Ce que nous cherchons à établir, c'est qu'avec un appareil de choix, créé de toutes pièces pour servir aux ascensions photographiques, on obtiendra plus facilement, et *partout*, les clichés que l'on voudra. De même qu'une yole de course demande à sortir des mains d'un constructeur-spécialiste, on aura tout avantage à employer à la montagne un instrument de première marque, adapté à son but dans les plus petits détails.

Et, pendant que nous parlons de l'appareil, conseillons encore d'éviter le *trépied-canne*, engin encombrant, peu stable, à la solidité duquel il faut se garder de confier sa vie et qui est, en somme, un peu ridicule !

Quant aux appareils dits « à main », ils ne sont, à notre avis, pas recommandables. Une fois chargés de leurs 12 plaques, ils pèsent presque autant qu'une chambre et ses accessoires, prennent une place relativement grande

sans permettre, en général, de dépasser le format 9×12 . Enfin, ils laissent trop peu de latitude à la pose et, à moins de circonstances très favorables, interdisent le panorama.

Il en est de même des « kodaks » dont les pellicules ont l'inconvénient majeur de subir le contre-coup de toutes les perturbations atmosphériques, et de donner des résultats trop aléatoires.

Le *sac*, tout naturellement, doit être rectangulaire, en cuir, jamais en toile. Il le faut assez imperméable pour résister à la pluie, aux stations sur la neige ; il doit fermer assez bien pour abriter les plaques, par le mauvais temps, de l'influence possible du brouillard. Les variations de température seront aussi moins sensibles. Les dimensions du sac ne doivent pas excéder la largeur du dos, afin d'éviter les frottements dans les rochers, frottements qui peuvent devenir un danger pour le grimpeur, ou lui rendre certains passages bien difficiles. Le trépied, lié sur le sac, ne doit, cela va sans dire, pas non plus être un obstacle. C'est surtout à lui que le principe de la réduction du bagage est d'une application nécessaire. Nous avons vu un cas où un pied photographique trop long a été sur le point d'amener la chute d'une caravane en rejetant sur la pente le guide qui l'avait sur son sac.

Nous avons mentionné plus haut les inconvénients du brouillard et ses effets sur la couche sensible des plaques. Ces effets sont, malheureusement, aussi réels que fréquents. Ils se font sentir surtout avec les plaques de grand format, dont les châssis sont moins faciles à envelopper et à protéger. Le brouillard, à la montagne, est à la fois fin, glacial et pénétrant. Les vêtements et le bagage en sont vite imprégnés, et voilà des plaques perdues ! Une course prolongée dans le brouillard suffit, en effet, pour faire apparaître,

au développement, l'image trop fidèle de ce désagréable compagnon, sous la forme d'un « voile », plus ou moins accentué — suivant la marque de plaque employée — mais presque toujours inévitable.

Dans les montées laborieuses, la transpiration et la chaleur du dos peuvent aussi avoir une influence sur les plaques. Il est bon de la prévenir. Les « osiers » que l'on utilise souvent entre le sac et le dos ne sont pas appréciés de tout le monde. Dans ce cas, un bon moyen, que nous employons avec succès, consiste à placer dans le sac, appliqués contre le côté qui touche au dos du porteur, quelques feuilles de carton-buvard. Entre celui-ci et les châssis, nous plaçons une feuille de ce fort papier-toile dont se servent les paysagistes pour leurs études. Le buvard absorbe l'humidité qui pourrait traverser le cuir, et le papier huilé protège absolument les châssis de toute influence quelconque.

Ces derniers doivent être rigoureusement enveloppés d'une poche de toile noire. La lumière si vive et le reflet aveuglant des neiges rendent indispensable cette mesure de sûreté. De plus, lors de la pose, on prendra soin de n'en ouvrir le volet que sous le voile noir. Celui-ci doit être assez grand pour pouvoir se nouer sous l'appareil de façon à ne pas l'ébranler en flottant.

Une bonne précaution, à l'endroit des châssis, consiste aussi à capitonner légèrement le fond du hâvre-sac sur lequel ils reposeront pendant l'ascension. Tout est bon, mouchoirs de poche, vieux papiers, foulards. De cette manière, on forme une litière élastique qui atténue les secoues de la marche.

Nous ne parlerons de l'*objectif* que pour rappeler que ces instruments souffrent des écarts trop brusques de la température, et que leurs lentilles demandent à être bien protégées contre les poussières. Les sables et les petits graviers

granitiques en particulier, les raient avec une désespérante facilité. Il faut donc veiller à entretenir la propreté parfaite de la peau de daim qui les enveloppe, et, pendant les haltes, prendre garde à l'endroit où on la dépose.

En marche, dans les parties scabreuses de la montée, au cours des glissades de la descente, l'objectif est moins exposé à l'intérieur du hâvre-sac que dans les poches de côté où on le place généralement.

Plus qu'en tout autre circonstance, l'objectif doit être de première marque, à cause des plans nombreux, de l'importance de la perspective, et de la gradation des lointains. Il doit couvrir plus que le format employé. Nous rappellerons encore que les objectifs simples donnent aux épreuves de paysages beaucoup de brillant et de profondeur, tout en étant, chose à considérer, d'un moindre volume et d'un moindre poids que les aplanétiques. Ceux-ci ne trouveraient du reste, pas d'application spéciale à la haute montagne, sauf dans l'obtention des panoramas de grand format. Cependant avec les aplanétiques, on peut, parfois, augmenter la grandeur de l'image lorsque l'éloignement rapetisse un peu l'objet visé. Dans ce but, on dévisse l'une des lentilles de l'objectif — que l'on transforme ainsi en objectif simple — et l'on double le tirage de la chambre. (Il faut, bien entendu, que la chambre soit à soufflet.)

Les diaphragmes dits à vannes ne sont pas pratiques à la montagne. On les égare et on les oublie trop facilement.

Les diaphragmes-iris ou tournants sont bien préférables.

L'objectif devra aussi être accompagné d'un jeu de verres compensateurs jaunes. Au besoin, deux suffisent, un verre de nuance claire, un autre assez foncé pour qu'il rende, placé dans l'objectif, la mise au point difficile. Nous en verrons l'utilité plus tard.

Il est à peine nécessaire d'emporter un obturateur instantané. Les occasions où il serait utile sont rares au-dessus



Phototype O. Nicollier, Vevey.

Photocollographie J. Royer, Nancy.

LES AIGUILLES D'ARGENTIÈRES & DU CHARDONNET

VUES DU COL DU FOUR (HAUTE-SAVOIE)

Lisez DU TOUR au lieu de DU FOUR

des régions habitées. En tout cas, une simple petite guillotine suffit aux hazards de la route.

Quant au verre dépoli de la chambre, qu'il soit, autant que possible, à charnières, c'est à dire fixé à l'appareil lui-même. Un verre dépoli indépendant, qu'il faut déposer au près de soi à chaque occasion, risque trop de se briser.

La chambre noire doit aussi être munie d'une planchette à décentrer; à la montagne, elle trouve son emploi à chaque instant.

De plus, quand l'excursion doit durer plus d'un jour, il est prudent d'emporter les objets suivants, que l'on peut facilement réunir dans une seule boîte :

- | | |
|--|--------------------------------|
| 1° Un blaireau à épousseter les plaques de rechange. | |
| 2° Un petit flacon de colle | |
| 3° Des bandes gommées de papier noir | } pour réparer
les châssis. |
| 4° Un tourne-vis d'horloger | |

Il va sans dire que nous laisserons aux Tartarins de la photographie les tentes photographiques, les boîtes à escamoter, etc., etc. Notre bagage nous suffit !

LES PLAQUES

Que dire des plaques ? Chacun n'a-t-il pas sa marque favorite ? Aussi nous garderons-nous bien d'indiquer nos préférences. Qu'il nous soit seulement permis de faire remarquer à nos lecteurs que s'ils feront sagement d'employer à la haute montagne les mêmes plaques auxquelles ils se sont habitués en plaine, il doit y avoir une considération pratique pour les faire pencher en faveur de certaines marques, celles du poids. Avez-vous remarqué qu'il y a des plaques — toujours les mêmes — dont l'épaisseur est parfois assez considérable pour faire obstacle à leur mise en châssis ? Sans vouloir nommer personne, nous dirons

que nous avons dû renoncer aux plaques d'une célèbre maison française, pour la bonne raison que, deux fois sur trois, leur épaisseur augmentait d'une façon sensible le poids de notre bagage d'ascensionnistes.¹ Cela ne fait jamais que quelques cents grammes, dira-t-on ! Soit ! mais quand la journée est forte, on s'aperçoit bien vite d'une différence de quelques cents grammes !

En outre, et cela pourra sembler singulier à première vue, il y a moins de risques de casse avec les plaques minces qu'avec les plus lourdes. Le jeu qu'elles laissent sur les ressorts des châssis l'explique facilement.

Prenez donc la marque qui vous convient le mieux, mais ayez soin d'emporter à la fois des plaques ordinaires et des plaques orthochromatiques. Ces dernières vous serviront si vous désirez faire du panoroma ou des études topographiques très minutieuses. Les lointains apparaîtront mieux. Vous aurez plus de détails.

Des plaques ordinaires, par contre, vous donneront souvent des résultats plus artistiques. En laissant aux premiers plans toute leur vigueur, elles éteindront assez les lointains pour donner au paysage de l'air, de la profondeur, de l'harmonie. Elles seront moins sensibles à l'influence de la chaleur et de l'humidité que les couches orthochromatiques, et se voileront moins. Qualités précieuses à la montagne, où l'on est appelé à charger ses châssis dans des bivouacs précaires où, en pleines heures de jour, dans la demi-obscurité des cabanes mal closes.

Nous rappellerons aussi que l'émulsion des plaques *lentes* possède un grain plus fin que celle des plaques *extra-rapides*. Cela peut avoir une certaine importance quand le cliché doit être appelé plus tard à fournir des agrandisse-

¹ Aujourd'hui il y a progrès, ensuite, sans doute, des plaintes qui se sont fait entendre. La dernière série que nous avons eu l'occasion d'employer était suffisamment mince et régulière.

ments ou des verres de projection. Sur les plaques vraiment très lentes, la différence est clairement visible.

Cette variété de plaques nécessite certaines précautions. Il faut pouvoir s'en servir judicieusement et sans risquer d'exposer l'une pour l'autre.

Il est donc indispensable de noter avec soin la distribution de ses châssis sur un carnet spécial. On dressera donc un petit tableau à peu près comme suit :

15 Juillet 1895. — Course à

				Sujet.
Châssis No 1	orthochrom.	Lumière	13 X 18
» 2	»	»	13 X 18
» 3	ordinaire	Guilleminot	9 X 12
» 4	»	»	13 X 18
» 5	»	»	13 X 18
» 6	Lumière étiq.	bleue	13 X 18

Au moment d'opérer, on choisira la plaque qui convient le mieux au sujet, et, après coup, on biffe le n° sur son carnet et notant brièvement en marge — pour la conduite du développement — les indications nécessaires. De la sorte, on ne risquera pas d'exposer deux fois la même plaque ou de développer au petit bonheur.

* * *

En résumé, bagage léger, pratique ; pas de complications, de raffinements, de petits paquets. Un bon appareil, vite monté, vite replié, facilement compris par les guides, qui sauront ainsi vous donner un coup de main. Et, naturellement, une chambre noire et des châssis en parfait état. Il n'y a pas, en effet, de pires déceptions, en photographie, que celles qui naissent à la découverte d'un cliché voilé, quand ce cliché a été rapporté, à grand'peine et à grands frais, des hautes régions des Alpes !

Dans un prochain chapitre, nous espérons pouvoir entretenir nos lecteurs du *travail sur le terrain*, de l'*obtention des panoramas*, et de quelques observations spéciales sur le *développement des clichés de paysages glaciaires*.

Un chapitre spécial sera consacré — si, toutefois, l'on veut bien consentir à nous suivre encore dans cette étude — à l'importante question de l'*Art dans la photographie alpestre*.

(*A suivre.*)

O. NICOLLIER.

